

Jean-Marc Dhainaut

Extrait de

# *Les Couloirs démoniaques*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2020, Tournada Éditions

# 1

*Samedi 2 février 2002,  
Bretagne, Côtes-d'Armor.*

« Alan, écoute-moi. Ça fait quarante et un ans qu'on se connaît, mon vieux. Tu avais débarqué à la fin de ma conférence à Rennes, tu te souviens ? Tu voulais me parler. Tu m'avais dit avoir été subjugué par mes propos sur la loi physique propre à la transformation de l'énergie.

– Je me souviens, Paul... Je me souviens mot pour mot de ce que tu as dit : “Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Alors, si selon la physique aucune énergie ne peut disparaître, que devient celle d'un corps humain après sa mort ?”

– Oui, et regarde-nous, on est devenus des vieux croûtons, mais toujours amis depuis ce jour-là. »

Paul Belvague, Mina Arletti et Alan Lambin étaient attablés dans une crêperie bretonne à Saint-Brieuc. Ils sortaient d'une conférence qu'ils avaient organisée sur les énergies résiduelles capables d'imprégner les murs entre lesquels des morts brutales étaient survenues. La manière dont une mémoire peut persister et se projeter aux personnes les plus réceptives, et les outils utilisés pour la quantifier et la comprendre furent l'un des sujets les plus exploités dans leurs recherches.

Dehors, le vent se montrait attentif, sous le regard de la lune, à cette discussion dont il ne voulait pas rater le moindre mot. Des mots qu'entendaient déjà certaines présences tapies dans l'ombre et qui attendaient, qui craignaient, qui surveillaient...

L'horloge accrochée sur une poutre affichait 21 h 45. L'endroit était chaleureux, rustique, empreint de l'âme bretonne que reflétait la musique celtique diffusée en sourdine.

Nulle autre table autour d'eux n'aurait osé imaginer que ressurgirait bientôt la mémoire d'un passé tourmenté. Non pas à la manière d'une légende, mais d'une réalité capable de faire taire tous les esprits errants de Bretagne et d'ailleurs, pour le peu qu'il leur soit donné l'occasion de l'entendre.

La fourchette d'Alan triturait le fond de son assiette. Pensif, il semblait manquer d'appétit.

« Il faut qu'on aille là-bas, mon chéri.

– “On ?” Non, Mina. C'est fini tout ça, et ça fait déjà quinze ans. »

Mina lança à Paul un regard qui disait « je t'avais dit qu'il refuserait ».

« Alan, je...

– Paul, arrête. N'insiste pas. Les enquêtes, c'est ter... mi... né, t'entends ? Regarde-nous, nom d'une pipe ! J'ai soixante balais, Mina soixante-deux, et toi, tu traînes tes soixante-neuf printemps avec une hanche qui part en vrille. Et puis, si j'ai arrêté tout ça, ce n'est certainement pas pour retourner là-bas. »

Paul saisit son verre de vin et but une gorgée.

« Alan, tu as toujours refusé de nous dire ce qui s'y était passé. Je me souviens seulement de l'hôpital abandonné dans lequel tu m'as conseillé d'aller avec tout le matériel que j'avais. »

Alan lui avait dit de le faire avec un passeur d'âmes, son ami Gaël Kerviou, et que c'était là que se trouvait concentré, d'après lui, tout ce qu'ils rêvaient tant de traquer. Mais Paul avait refusé d'y aller sans lui.

Mina, silencieuse, écoutait ces deux amis de longue date discuter. Elle regardait Paul s'acharner à convaincre

un sourd dont elle ignorait aussi les causes d'une telle obstination. Alan avait enquêté de nombreuses années sur les phénomènes de hantises, depuis l'aube de ses vingt ans. Les fantômes, c'était toute sa vie. Sa grand-mère maternelle l'avait initié presque malgré lui, à travers toutes les légendes bretonnes dont elle l'avait nourri, les soirs d'hiver, devant l'âtre de sa cheminée. Mais la dernière enquête qu'il avait effectuée en 1987, dans cet endroit qu'il redoutait désormais, avait sonné le glas de sa carrière. Quelque chose l'avait fait renoncer et comprendre le risque d'un réel danger s'il poursuivait sa quête scientifique. Il avait compris que depuis toutes ces années on l'observait et on le suivait discrètement dans l'ombre. Et cette fois-là, à cet endroit dont son ami ne cessait de lui parler, quelque chose l'avait mis en garde. Il n'avait jamais voulu en discuter. Il avait jeté l'éponge, soulevant la consternation la plus totale de Paul et de Mina. Il s'était contenté de poursuivre les conférences sur les phénomènes étranges, montrant tous les éléments qu'il avait capturés dans sa carrière, exposant et expliquant le matériel qu'il utilisait, ses détecteurs, ses capteurs, et tous les accessoires électroniques que Paul avait développés pour ses besoins. Quand on lui demandait pourquoi il n'enquêtait plus, Alan répondait simplement qu'il était devenu trop vieux pour ça, et qu'il vivait des ouvrages qu'il écrivait et de ses conférences pour mener à bien la finalité de toutes ses recherches. Des recherches voulant démontrer l'existence de fantômes où il y en avait vraiment, mais aussi prouver leur absence là où beaucoup affirmaient le contraire. Il avait passé sa vie à aider des gens, des familles terrorisées. Mais même après tout cela, après toutes ces années dont il avait fait le bilan, il pensait que cela n'avait servi à rien.

« Bien ! s'exclama Paul, mais j'ai fait quelques recherches. L'établissement dont je te parle est fermé depuis dix ans, et je te suggère d'entendre quand même toute l'histoire. Ou du moins, ce que j'en sais... »

\*

*Mars 1992, dix ans plus tôt.*

Une brume printanière se dissipait lentement dans le jardin du Foyer des Galibots – une résidence pour les personnes âgées, construite en 1990 –, là, dans un coin du nord de la France qu'Alan Lambin, chasseur de fantômes, avait déjà sillonné trois ans avant la pose de la première pierre. Le soleil s'était levé sur des jours sombres à venir, car personne n'avait entendu l'avertissement murmuré par l'au-delà : une mise en garde que quelque chose s'était efforcé de disperser dans le vent.

Il était 8 heures. Attablés dans la salle d'activités, Marthe, Pierrette, Louis et Guillemain jouaient aux cartes tandis que d'autres discutaient, tricotaient ou lisaient en attendant le petit déjeuner. Ce matin ressemblait à tous ces autres matins paisibles, à la nuance près que l'un des pensionnaires, que chacun vit entrer dans la salle, tirer une chaise pour s'asseoir sans un mot à la table de Guillemain et attendre qu'on lui distribue des cartes, était déjà mort depuis plusieurs heures.

« Bonjour, Didier », fit Pierrette, assise dans son fauteuil roulant. « Ça va ? Tu as une petite mine. »

Didier, les deux mains posées sur ses cuisses, ne répondit pas. Une jeune infirmière entra dans la pièce, vraisemblablement paniquée s'il fallait en croire ses mains tremblantes. Elle murmura quelque chose à

l'oreille d'une collègue qui se mit à sourire en pointant la table des joueurs de cartes. Elles sursautèrent soudain en entendant les cris affolés de Marthe et de Pierrette. Didier, pourtant assis avec elles et Guillemin, venait de disparaître en ne laissant qu'une chaise vide.

Aussitôt, les deux femmes se précipitèrent vers l'accueil. Il fallait prévenir le directeur, les pompiers et la police : Didier venait d'être retrouvé inanimé sur son lit maculé de sang, la gorge tranchée, un couteau de cuisine dans la main droite.

Dehors, perché dans l'arbre face à l'une des fenêtres, un corbeau semblait épier la suite des événements...

L'agitation dans les couloirs ne manqua pas d'attiser l'inquiétude générale. L'établissement n'était ouvert que depuis deux ans et jamais rien de semblable ne s'était produit. Tout le monde était sous le choc. L'enquête fut rapidement bouclée, trop rapidement peut-être, diront certains. Didier Verbant, quatre-vingt-deux ans, quelqu'un de pourtant joyeux et très apprécié, avait mis fin à ses jours. Les faits ne furent relatés qu'en quelques lignes dans la presse locale. Un suicide, comme il en arrive malheureusement chaque jour sur notre bonne vieille planète.

Toutefois, une question était demeurée en suspens dans le dossier : que pouvaient faire là des empreintes de pieds d'enfants éparpillées dans le sang autour du lit ? Il y en avait au moins quatre différentes, tantôt pieds nus, tantôt avec des semelles.

La vie est pleine de ces détails insignifiants auxquels nul ne prête attention, mais qui grandissent pourtant à la lueur d'une étincelle. La mort de cet homme, qui n'avait plus qu'un fils bien loin de se soucier de lui, se réveilla comme la plume dans un encrier

ayant l'envie soudaine et irrésistible de raconter une bien étrange histoire : celle de celui qui l'avait poussé à en arriver là. Celle de celui... ou celle de cette « chose ».

Si Didier Verbant manquait beaucoup à l'ensemble du personnel et à ses amis pensionnaires, les semaines qui passèrent finirent par transformer l'absence en une angoisse presque palpable. Véronique, vingt-quatre ans, qui était chargée des archives et parfois de l'accueil de l'établissement, avait désormais peur de descendre au sous-sol. Il ne s'agissait pas d'une psychose quelconque, d'une forme d'appréhension naturelle propre à ce genre d'endroit sombre dont l'odeur d'humidité chatouille les narines, mais d'une angoisse accompagnée de sensations plus « physiques » : des bruits de pas derrière elle, des rires d'enfants, surtout celui d'une petite fille qu'elle reconnaissait maintenant entre tous. S'ajoutaient les ampoules qui se mettaient à grésiller sur son passage.

Véronique s'était tue jusqu'à ce que l'une de ses collègues se confie durant la pause déjeuner, quelques jours plus tard. Elle n'avait donné aucun détail, juste le fait d'avoir de drôles d'impressions dès qu'elle descendait l'escalier. Nous étions trois semaines après la mort de Didier Verbant, et Véronique se souvint des propos de Mme Sulart, l'une des premières pensionnaires, quelque temps plus tôt. Un matin, alors qu'elle lui apportait ses médicaments, Mme Sulart lui avait fermement saisi le bras.

« Il y a des enfants, ici. Ils viennent chaque nuit dans ma chambre. Une petite fille a perdu quelque chose. »

Véronique avait balayé ces propos d'un sourire rassurant en lui expliquant qu'elle devait sans doute faire

toujours le même rêve. Il ne fallait pas prêter attention aux histoires de Mme Sulart qui ne se souvenait plus du prénom de son mari. Le temps ne s'écoule jamais sans effacer de traces, et il arrive que la maladie se charge du peu qu'il subsiste.

« Véronique ! Véro ! »

L'après-midi était calme et ensoleillé. Le printemps s'annonçait généreux et un peu de compagnie n'était pas pour déplaire à Véronique, qui commençait à s'ennuyer en regardant sa montre toutes les cinq minutes. Mais Susanne, une jeune femme de vingt-huit ans, complètement bouleversée, ne semblait pas être venue pour bavarder. Véronique pivota sur sa chaise et lui fit face.

« Qu'est-ce qui se passe, Susanne ?

– Je crois que je deviens folle... »

La jeune femme scruta les couloirs pour s'assurer que personne n'entende.

« Je reviens du sous-sol... Comment te dire... Je ne suis pas dingue, mais...

– Vas-y, raconte !

– Tiens ! Regarde ! »

Susanne souleva sa longue chevelure brune pour dégager sa nuque.

« Waouh ! Comment tu t'es fait ça ? s'étonna Véronique en découvrant quatre traces de griffes suintantes de sang.

– C'est ça, le problème. Je ne me suis pas fait ça.

– Quoi ?

– Quand je suis descendue, j'ai senti quelque chose près de moi. Et... La lumière s'est éteinte, j'ai cru trébucher sur la dernière marche, mais non, j'ai vraiment été poussée et je me suis rattrapée au mur. J'ai... J'ai

entendu une voix dire mon prénom : une voix d'homme. J'étais dans le noir, et j'ai vu une petite fille, Véronique. Je te jure que je ne déconne pas. Elle était juste à côté de moi. Elle avait le visage triste, terne, et elle tenait une poupée dans ses bras. Une poupée sans tête.

– Quoi ?

– On m'a tiré les cheveux et j'ai senti une brûlure dans mon cou. Quand la lumière est revenue, il n'y avait personne ! J'ai couru dans l'escalier, me suis enfermée dans les toilettes et j'ai regardé ce que j'avais.

– Attends, il faut désinfecter ça. Ça saigne encore.

– Véro ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? T'as dit, l'autre fois, que t'avais peur de descendre aussi quand Magalie a parlé des archives. Tu ne plaisantais pas, hein ?

– Tu t'es fait ça dans le noir, t'as pas fait attention. L'escalier est raide.

– Arrête, tu veux ? Je n'ai même pas pu hurler, rien ne sortait. Il t'est arrivé quelque chose aussi ? Dis-le-moi ! »

Alors que Véronique cherchait ses mots, Susanne lui saisit la main.

« Allez, vas-y alors.

– Où ça ?

– Aux archives. Vas-y, descends.

– Maintenant ? Mais je n'ai rien à y faire.

– T'as la trouille ?

– Mais arrête ! Tu te rends compte de ce que tu me dis ? Prends un café, tu te sentiras mieux. »

Susanne fronça les sourcils.

« Tu ne me crois pas ? Va voir !

– Mais t’es dingue, et je suis à l’accueil, je ne peux pas bouger. Mais qu’est-ce qui te prend ? »

Trois jours plus tôt, alors que Véronique poussait M. Lamane dans un fauteuil roulant jusqu’à sa chambre, celui-ci l’avait priée de s’arrêter. Lorsqu’elle lui en avait demandé la raison, il lui avait répondu...

« Qui sont-ils ?

– Pardon ?

– Là ! Au bout du couloir. Qui sont ces enfants et cette petite fille ? »

Véronique n’avait vu personne.

Le trouble commençait à inonder ses pensées. Au sous-sol ne se trouvaient pas seulement les archives, mais aussi du matériel sanitaire dont le personnel se servait chaque jour.

« Je ne sais même pas ce que je vais dire à mon mari s’il voit ça, s’inquiétait Susanne. Vas-y, j’te dis ! Tu verras ! J’suis pas dingue. »

Véronique n’eut pas le temps de se mettre en colère, un cri effroyable provenant de l’une des chambres résonna dans les couloirs.

Simone Vaneski était devenue, au fil des longues soirées, la meilleure amie de Germaine Sulart. Et comme tous les après-midi, elles avaient l’habitude de se retrouver dans la chambre de Germaine et d’échanger sur la vie, refaire le monde en évoquant les vieux souvenirs qui survivaient encore, autour d’une tasse de thé que Germaine préparait si bien.

Mais ce jour-là, Simone avait été très étonnée de trouver le fauteuil roulant de Gustave Lamane, vide, dans le couloir près de la porte de la chambre. Germaine n’avait pas fait chauffer l’eau et n’avait pas

posé les mugs sur la table. Non, ce jour-là, Simone, qui venait d'entrer, l'avait trouvée inanimée sur le sol, la lame de vingt-cinq centimètres d'un couteau de cuisine enfoncée dans la bouche. Couteau qu'elle s'était vraisemblablement planté elle-même, s'il fallait en croire les résultats de l'enquête. Et près de là, assis dans un fauteuil devant la télévision, se trouvait Gustave Lamane, raide comme une tombe, le bras droit pendant dans le vide en laissant s'écouler un filet de sang. Ce n'était pas un spectacle pour une femme de soixante-dix-neuf ans, et l'effroyable cri qu'elle venait de pousser témoignait d'une terreur sans nom.

Personne ne put expliquer la manière dont Gustave et Germaine s'étaient procuré un cutter et un couteau, et personne ne sut élucider comment Gustave Lamane, qui était incapable de marcher, avait pu laisser son fauteuil roulant près de la porte, l'ouvrir, et se donner la mort. Mais là encore, l'enquête parla très vite : trois suicides en trois semaines. L'histoire fit cette fois plus que quelques lignes dans la presse locale, et l'établissement se serait bien passé d'une telle publicité. Les suspicions commençaient à naître et l'inquiétude se dessinait davantage sur les visages ridés des pensionnaires à chaque heure qui s'écoulait. Ce n'était pourtant qu'un début.

Quelques nuits plus tard, Véronique était de permanence. Elle avait en charge la surveillance de l'établissement depuis l'accueil et l'obligation de faire quelques rondes afin de répondre aux besoins nocturnes des pensionnaires. Elle n'était pas inquiète, c'était souvent très calme la nuit. Véronique travaillait au Foyer des Galibots depuis son ouverture, son premier job décroché après avoir terminé ses études. Les permanences

de nuit ne la dérangent pas. Quelques cadavres dans le placard depuis la mort de ses parents troublaient son sommeil. Son petit ami, qui se levait tôt, car apprenti boulanger, n'y avait jamais vu non plus d'inconvénient.

Il était environ 2 heures du matin, lorsque, plongée dans l'organisation des plannings de la semaine, elle leva les yeux, alertée par un bruit indistinct qui provenait du couloir.

Toutes les lumières s'allumèrent aussitôt. Quelqu'un, dont elle allait bientôt entendre le frottement des pantoufles sur le lino, venait probablement de sortir d'une chambre et avait déclenché les détecteurs de mouvements.

Elle tendit l'oreille. Rien.

Les néons s'éteignirent au bout de quelques secondes. Elle se replongea dans ses notes.

Elle sursauta lorsqu'une porte claqua soudain.

Les lumières s'allumèrent à nouveau. Intriguée, elle posa son stylo, réajusta sa jupe et avança au bord du couloir. Personne. Alors qu'elle s'apprêtait à vérifier qu'aucun pensionnaire ne se trouvait dans les toilettes, les néons clignotèrent et s'éteignirent. Elle déglutit nerveusement, plongée dans l'obscurité.

« *Pourquoi tu m'as laissée, Vinou ?* » chuchota près d'elle une voix qu'elle reconnut immédiatement.

Véronique, sous le choc, s'enfuit vers l'accueil. Sur la vingtaine de mètres qu'elle parcourut, la voix ne cessait de l'appeler.

« ... *Vinou, pourquoi tu m'as fait ça ?* »

Elle s'arrêta soudain. Plus elle courait, plus le couloir s'allongeait, éloignant sans cesse la lueur de la lampe de son bureau. Elle essayait d'ouvrir les portes des chambres, mais toutes les poignées disparaissaient

lorsqu'elle approchait les mains. Elle sentit tout à coup son bras lui brûler. Elle plissa les yeux pour mieux distinguer autour d'elle, mais il n'y avait que des ténèbres opaques. Elle voulut hurler, appeler ses collègues de garde, mais aucun son ne sortit. Elle se laissa glisser le long du mur, résignée. Assise par terre, elle se mit à sangloter, terrifiée. Elle ne pouvait plus bouger, son corps, ses muscles ne lui répondaient plus.

Les néons clignotèrent sans rendre au couloir une clarté salvatrice. Trempée de sueur, Véronique regarda autour d'elle, hébétée, incrédule. Elle se précipita jusqu'à son bureau en se tenant le bras. La voix qu'elle avait entendue était celle de sa mère. Vinou, c'est ainsi qu'elle l'avait toujours surnommée.

La jeune femme était rongée par le remords depuis de nombreuses années. Après la mort de son père, dont elle était très proche, elle eut besoin de s'isoler. Fille unique, elle avait reproché à sa mère la relation qu'elle avait eue avec un homme du quartier. Même si son père le lui avait pardonné, Véronique voyait toujours la blessure béante qui éventrait son cœur. C'était quelqu'un d'honnête, courageux, qui avait travaillé toute sa vie pour nourrir sa petite famille, et la rancœur qu'elle éprouvait déjà pour sa mère allait monter d'un cran lorsqu'elle lui découvrit une autre relation qu'elle dénonça à son papa.

Qui fut alors la véritable responsable de cette dépression qui allait le tuer en l'espace de quelques mois ? Sa mère qui l'avait trompé ? Sa fille qui avait vendu la mèche ? Henri, tout le monde l'appréciait, surtout Sullie, sa chienne, qui, lorsqu'il fut enterré, s'enfuit de la maison pour aller mourir sur sa tombe.

La bonne pensée devrait pourtant la rassurer, lui dire qu'elle avait fait ce qu'il fallait, mais son âme était imprégnée d'une culpabilité et d'une colère dont elle ne pouvait se défaire. Elle avait laissé sa mère se débrouiller et s'en était éloignée le temps de terminer ses études, sans savoir que ça la tuerait à son tour.

Les remords qu'éprouvait sa maman semblaient avoir été plus destructeurs que la rancœur de Véronique. Mais cette nuit-là, assise sur sa chaise de bureau, elle paniquait. Son subconscient était en train de l'effrayer. Elle se refusait cependant à croire que sa mère puisse être revenue d'entre les morts pour la tourmenter. Ce qui venait de se produire n'était que le résultat de la fatigue et des antidépresseurs qui lui étaient prescrits depuis cette sombre histoire. Pourtant, ce n'était pas le stress qui lui avait griffé l'avant-bras.

Elle sursauta lorsque la sonnerie du téléphone l'extirpa de ses souvenirs douloureux. Elle décrocha.

« *J'ai peur ! Il fait noir ! J'ai froid ... Vinou...* »

Terrifiée, elle jeta le combiné. La voix crépitait au bout du fil. Elle se laissa glisser le long du mur en tremblant comme un condamné qui attend la sentence.

Des pas lents résonnaient dans le couloir et s'approchaient d'elle. Ce ne pouvait pas être l'un des pensionnaires ni un collègue. Pas après ce qu'il venait de se passer.

Véronique grelottait. Elle vit soudain se dessiner les contours de la silhouette d'un homme et d'une femme. Ils étaient flous, l'un en face de l'autre. Elle voyait à travers eux. L'homme fixait la femme et le sang de Véronique se glaça aussitôt. Cette silhouette féminine confirmait ses doutes : il s'agissait bel et bien de sa mère. Le spectre l'appela soudain :

« *Vinou !* »

Véronique vit la main de l'homme saisir le pot à crayons posé sur le bureau. Tétanisée, elle se glissa derrière sa chaise, les mains sur la bouche en se retenant de gémir, de crier. Mais elle se mit à hurler lorsque le pot à crayons fut projeté au loin, accompagné par la voix de l'homme qui ordonnait : « *Laissez-la ! Allez-vous-en !* »

La lampe se mit à grésiller. Elle sanglota à nouveau en murmurant un « pardon, maman ». Un pardon maladroit, incongru, et surtout inutile.

Elle s'attendait à ce que quelque chose s'en prenne à elle, mais tout redevint calme. Elle se releva, puis, raide contre le mur, elle essaya d'attraper l'interrupteur. Tout allumer la rassurerait, mais rien ne se produisit lorsque son doigt s'acharna sur le bouton. Elle surprit du coin de l'œil une ombre furtive traverser le couloir et entrer dans la salle d'activités.

« *Sauve-toi* », murmura la voix d'une petite fille.

Véronique entendit des pas précipités juste devant le bureau. L'idée de sortir de là, de monter dans sa voiture et de s'enfuir chez elle lui traversa l'esprit, mais elle ne pouvait pas quitter son poste. Qui pouvait-elle appeler ? Réveiller ses collègues de garde qui la prendraient pour une folle ?

Le voyant d'alerte de la chambre 312 s'alluma sur le tableau. Le bip discret qui retentit attira aussitôt son attention. Elle devait absolument s'y rendre. Elle tourna les talons sans ranger sa terreur et poussa la porte.

« Je ne veux plus dormir ici ! Je ne veux plus dormir ici !

– Madame Pamard, tout va bien. Que se passe-t-il ? » s'étonna Véronique en allumant.

La vieille dame qui ne pouvait se déplacer sans déambulateur était assise sur son lit.

« Il y a quelqu'un dans ma chambre. Quelqu'un, quelque chose ! »

Véronique parcourut la pièce du regard et ouvrit la penderie, non sans une certaine appréhension.

« Il n'y a personne. Vous avez fait un cauchemar.

– Je veux m'en aller ! Elle m'a dit de partir, que j'allais mourir !

– Qui ça ?

– Une petite fille. Elle était avec d'autres enfants, ils avaient peur.

– Tout va bien, madame Pamard. Rendorssez-vous. C'était juste un mauvais rêve. »

L'octogénaire consentit à se recoucher, à se calmer. Tout le monde était encore sous le choc après les trois récents suicides.

Véronique, troublée, croisa trois jours plus tard sa collègue, Susanne. Elle ne lui raconta pas les événements étranges dont elle avait été témoin. Elle n'en eut pas besoin pour alimenter les rumeurs qui circulaient déjà dans l'établissement. Des pensionnaires continuaient de se plaindre d'être réveillés la nuit par des bruits, des couvertures qui s'enlevaient, des objets qui tombaient, des ricanements et des voix qui murmuraient leurs prénoms. Lorsque le directeur en fut informé, il réunit tout le monde dans la salle d'activités et de son accent du Sud rassura chacun sur ce qui n'était que des peurs communicatives : il leur expliqua qu'ils étaient sous le choc et qu'il fallait laisser le temps faire son effet.

Les événements tragiques qui s'étaient produits et que chacun avait encore en tête étaient la cause de toute cette agitation. Une psychologue fut engagée et entama des thérapies de groupe et individuelles auprès du personnel et des pensionnaires les plus fragiles

émotionnellement. Il faut dire que certains d'entre eux affirmaient avoir reçu la visite de personnes chères pourtant mortes depuis des années, et qui semblaient revenir pour les accabler de reproches. Le cas paraissait très insolite pour la psychologue.

Six mois plus tard, le Foyer des Galibots fermait définitivement ses portes après cette vague de décès macabres auxquels s'étaient ajoutés ceux de Mme Pamard et de Simone Vaneski.

Cinq suicides en quelques mois. L'enquête piétinait désormais et les chambres s'étaient vidées. La réputation de l'établissement était devenue démoniaque. Véronique et l'ensemble du personnel furent licenciés et les pensionnaires dispatchés.

Le lierre et la moisissure prirent alors rapidement possession des lieux.

\*

*Samedi 2 février 2002,  
Bretagne, Côtes-d'Armor.*

Cette conférence à Rennes avait été l'occasion pour Paul, Alan et Mina, de se retrouver pour le week-end. Paul avait d'ailleurs été convié, comme souvent, à passer la nuit chez ses deux amis, dans le corps de ferme de ce petit hameau des Côtes-d'Armor, entre Guingamp et Saint-Nicolas-du-Pélem.

Les conférences... Paul, qui prenait de l'âge, se refusait à envisager de les arrêter. Il arrivait parfois qu'on l'appelle « professeur » et ça le faisait sourire derrière sa paire de lunettes rondes. Après tout, il avait enseigné la physique durant toute sa carrière. Alan, quant à lui, n'avait plus que ça et ses nombreuses

théories et observations qu'il couchait sur le papier. Ses livres se vendaient bien, surtout son dernier ouvrage qui apportait de très bons conseils sur la manière de vivre avec des fantômes chez soi ou de les éloigner, de discerner le vrai du faux, sans sombrer dans l'occultisme ou la spiritualité. Avec ça, les conférences et la boutique de Mina, ils avaient de quoi vivre tranquillement, même s'il fallait quand même se serrer la ceinture.

« Monsieur Lambin, avait un jour lancé un homme qui s'était levé de son siège durant l'une de ses conférences, tout cela n'est que foutaises : les fantômes, tout ça... Les maisons ne sont pas hantées. Qu'est-ce qu'un de vos spectres viendrait y faire ? Je ne crois que ce que je vois. »

Alan, calmement lui avait répondu de cette manière : « On se demande toujours comment, dès l'arrivée du froid, une araignée que l'on voit marcher sur un mur, au plafond ou courir sur le carrelage a pu entrer chez nous. Êtes-vous sûr, monsieur, qu'aucune d'elles ne vous ait jamais marché sur la figure, la nuit durant votre sommeil ? » La salle avait applaudi et l'homme s'était rassis.

Mina conduisait, concentrée sur la route. À la radio, Michel Berger chantait *Diego, libre dans sa tête*, pendant qu'Alan et Paul, les yeux s'égarant dans le paysage que la nuit enveloppait, repensaient à toute cette étrange histoire.

Alan était breton, et l'esprit têtu de sa mère et de sa grand-mère dont il avait hérité allait donner du fil à retordre à Paul qui souhaitait vraiment le convaincre de l'importance de cette affaire.

Là-haut, au nord de la France, quelqu'un sentait sa venue. Quelqu'un, ou quelque chose, comme une

vieille connaissance, qui n'en avait pas encore fini avec lui.

Lorsque Mina se gara dans la cour, les 23 heures sonnaient à l'église du hameau. Le bruit des portières fit s'envoler une chouette qui s'était abritée du crachin sous l'avancée du toit. Alan, qui traînait le pas, accrocha son manteau en cachemire noir et son Borsalino dans le couloir puis entra dans le salon, où Paul l'attendait impatientement. Mina les rejoignit avec un plateau de cookies qu'elle avait faits, deux verres de vin et un chocolat chaud.

« Je ne t'ai pas complimentée aujourd'hui, ma chérie, fit Alan. Mais tu es très jolie. »

Mina, flattée, sourit timidement en saisissant son bol. Paul se racla la gorge et tortilla son épaisse barbe grise. Il se leva, marcha jusqu'au portemanteau, et fouilla l'une de ses poches. Il revint s'asseoir sur le canapé, avec dans les mains sa pipe et son tabac, mais aussi deux enveloppes. Derrière sa paire de lunettes, ses yeux observaient Alan en train d'allumer la cheminée.

« Assieds-toi, tu veux ? proposa Paul.

– Je sais ce que tu veux faire, mais tu vas perdre ton temps. »

Mina se promit d'essayer de ne pas intervenir. Alan s'assit dans son fauteuil et but une gorgée de vin en croisant les jambes. Le geste qu'il fit de la main disait à Paul « vas-y, déballe ».

« Des images peuvent parfois en dévoiler plus que des mots. Tiens, regarde. »

Alan ouvrit l'enveloppe que son ami venait de lui donner et en sortit trois photographies. Il alluma la

lampe sur pied près de lui et les contempla longuement en se frottant la moustache et le menton.

« C'est bien fait, dit-il. Joli montage.

– Je savais que tu allais me dire ça. Tiens, voilà les négatifs, répondit Paul en lui donnant la seconde enveloppe. Les anomalies apparaissent également dessus. Ce n'est pas un montage.

– Je peux voir ? » demanda Mina.

Le regard intrigué d'Alan alternait entre les négatifs et les petits yeux de Paul dans lesquels se reflétait la lumière de la lampe. Sur les images, des aides-soignants figuraient avec quelques personnes âgées, dont certaines en fauteuil roulant. Sur chacune d'elles, une ou plusieurs silhouettes se découpaient dans le fond, de manière plus ou moins floue. L'un des clichés retint davantage son attention : trois jeunes femmes en blouse blanche posaient avec sept pensionnaires, mais cinq des sujets semblaient étranges, leur forme imprécise.

« D'où proviennent ces photos ?

– Du Foyer des Galibots dont je t'ai parlé. Elles ont été prises dans les derniers jours avant sa fermeture. Sur celle que je viens de te montrer, il n'y avait que cinq sujets : les trois aides-soignantes et deux pensionnaires.

– Alors qui sont les cinq autres ?

– Eh bien, ils ont été identifiés après coup. Ces personnes étaient déjà mortes lorsque cette image a été prise. Elles se seraient suicidées.

– Hein, tu es sérieux ? Et comment t'es-tu procuré ça ? »

Alan ne semblait pas du tout convaincu. Il était suffisamment rare qu'un esprit apparaisse sur une photo, alors cinq...

« Mina, tu peux allumer ton ordinateur, s'il te plaît ? » suggéra Paul.

Tandis qu'ils étaient rassemblés autour de l'écran, Paul entra quelques mots sur un moteur de recherche jusqu'à retrouver l'adresse d'un blog qui l'avait interpellé. Dessus, une vidéo faisait le buzz avec une bonne centaine de commentaires.

« Mais comment tu réussis à te servir de cette bricole du diable, et c'est quoi ce site ? demanda Alan, toujours hermétique aux ordinateurs.

– Il faut vivre avec son temps, répondit Mina.

– Elle a raison, sourit Paul. Ce site est celui d'une équipe d'investigations paranormales. Et tu veux savoir qui l'a fondée et la dirige ? »

La photo du fondateur apparut aussitôt après que Paul eut cliqué sur un lien.

« Nom d'une pipe ! C'est pas vrai !

– Eh si, Erwan Diwen en personne. Mais attends, il faut que tu voies la vidéo. »

Alan n'en revenait pas de ce qu'il découvrait : une équipe de trois enquêteurs en paranormal, caméras dans les mains, parcouraient les pièces de maisons. Il s'agissait d'une bande-annonce montrant les meilleures investigations réalisées par ce groupe. Sur les images, il voyait Erwan diriger les opérations, organiser la rotation des membres, et surtout tendre les bras dans le vide en affirmant ressentir des présences, des énergies. Paul mit la vidéo en pause pour en faire le bilan avec son ami.

« Alors c'est devenu ça ? Après toutes ces années ? Regarde-les, Paul. Regarde-les diffuser l'intimité de ces pauvres gens qui les ont appelés. Ils montrent les chambres des enfants, des couples, leur intérieur, racontent leurs mésaventures aux yeux de tous. Ils les affichent bouleversés, en train de pleurer. Pourquoi ?

– Pour des fans, Alan. Pour des fans...

– Mais qu'est-ce que cet escroc, ce vieux débris de Diwen, fait avec une bande de jeunes en mal de frissons ?

– Pour gagner ce qu'il t'a toujours envié : la notoriété, mais les scrupules en moins. »

Mina était bouleversée par les images qui défilaient. Erwan Diwen, médium qui avait choisi d'exploiter ses dons présumés en asservissant les témoins de phénomènes étranges et leur soutirer un maximum d'argent, expliquait dans cette bande-annonce la « rigueur scientifique » avec laquelle son groupe intervenait. Assis dans un confortable fauteuil devant les caméras de journalistes, il décortiquait ses enquêtes en montrant les images terrifiantes d'apparitions, d'objets projetés, des sursauts et des visages horrifiés des membres de son équipe.

« Le milieu du paranormal part en cacahuètes, Paul.

– C'est Internet, Alan, et ce n'est peut-être qu'un début. Mais attends, je t'ai gardé le meilleur pour la fin. »

La suite de la vidéo montrait le Foyer des Galibots, abandonné, les vitres brisées, les murs tagués et envahis par la végétation. Dessus, une femme expliquait les drames qui étaient survenus dans cet endroit dans lequel elle avait travaillé depuis son inauguration. Son nom était affiché juste en dessous : Véronique Narcia, 34 ans. Cet enregistrement datait de trois semaines et Erwan annonçait sa ferme intention d'aller enquêter sur les lieux très bientôt. La fin du reportage faisait une brève visite de l'extérieur et Alan reconnut quelques fragments de l'ancien hôpital désaffecté qu'il avait découvert en partie quinze années plus tôt. À l'époque un bois l'entourait, et s'il avait été défriché lors de la construction de la maison de retraite, il était en train

de reprendre ses droits. Le chevalement de l'ancienne mine de charbon se dressait toujours fièrement, mais le terril dont il se souvenait avait disparu.

« Alan, intervint Mina, tu ne peux pas laisser Erwan se servir de cet endroit, de ces gens.

– Et pourquoi je l'en empêcherais ? Par jalousie ? Orgueil ? Qu'est-ce que j'en ai à faire de sa soif de popularité ? Tu voudrais que je me batte encore avec lui ? Avec ses idées ? Tu sais comment ça finit à chaque fois !

– Non, Alan, reprit-elle, mais par conscience.

– Par conscience ?

– Alan, Mina a raison. Tu ne nous as jamais avoué ce qui t'avait fait renoncer, mais tu nous as raconté tous ces fantômes qui étaient restés là-bas, que tu as vus, sentis, quand tu étais dans l'hôpital.

– Et alors ? Et quel rapport avec cette maison de retraite ?

– Arrête, tu le sais très bien. »

Même s'il ne restait plus grand-chose de l'hôpital, le Foyer des Galibots avait été construit à sa place, et la mémoire d'un lieu, selon les théories largement soutenues par Alan, ne se trouvait pas seulement enfermée entre ses murs, mais aussi imprégnée dans le terrain.

« Oui, et après ? Cette femme, Véronique, qu'est-ce qui se passe chez elle ? Et rien de tout ça ne répond à ma question : comment tu as obtenu ces photos ?

– Justement, j'y viens. Après avoir vu cette vidéo, j'ai pris contact avec elle. Ça n'a pas été facile, mais je suis allé la rencontrer. Je n'ai pas fait plus d'une heure de route pour rien. Erwan avait essayé de l'effrayer pour obtenir plus d'informations, mais c'est à moi qu'elle s'est confiée et qu'elle a laissé ces clichés qu'elle n'avait plus jamais regardés. Elle avait posé

avec quelques collègues et les derniers pensionnaires juste avant la fermeture. Erwan n'en a pas eu connaissance.

– Pourquoi a-t-il voulu l'effrayer ? Qu'est-ce qui se passe chez elle ?

– Rien, absolument rien.

– Eh bien voilà, l'affaire est bouclée.

– Non, j'ai dit qu'il ne se passait rien chez elle, mais lorsqu'elle travaillait dans cet établissement, elle m'a raconté avoir entendu la voix de sa mère décédée lui faire des reproches. Elle l'a vue aussi. Et ce ne fut pas le seul témoin de choses troublantes. Elle m'a appris que plusieurs pensionnaires se plaignaient d'apparitions d'êtres chers qu'ils avaient perdus, et qui leur faisaient aussi des reproches, toujours des reproches, jusqu'à les pousser aux larmes et à la culpabilité.

– Des reproches ? C'est pas un peu gros, tu ne trouves pas ?

– Alan, objecta Mina. Tu as toujours dit que des lieux peuvent se charger d'énergies comme des batteries, qu'ils conservent une mémoire. Pourquoi te freines-tu à vouloir y aller ?

– Ma chérie, ce sont des gens que j'ai aidés en vérifiant mes théories. Des personnes, des familles, terrorisées par ce dont elles étaient témoins. Aller traquer des fantômes dans les cimetières ou les lieux abandonnés sur lesquels on a lancé des rumeurs n'a jamais été dans mes habitudes.

– Des rumeurs ? s'énerva Paul. Alan ! C'est toi-même qui m'as parlé de cet endroit comme un concentré de phénomènes. Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, mon vieux. On ne peut pas laisser Erwan tirer profit de ce lieu et de toutes les âmes qui s'y trouvent

enfermées. Cette vague de suicides est probablement liée à l'ancien hôpital.

– Ne t'emballe pas, Paul ! Je t'ai expliqué ce qui s'était passé là-bas. L'hôpital a été ravagé en décembre 1974, juste après Noël, par un coup de grisou qui s'est propagé dans les galeries sur lesquelles il avait été construit. Les fumées toxiques ont tué presque tout le monde. Ce fut un drame épouvantable. Et aussi terrible qu'ait pu être la mort de tous ces gens, aucune âme qui s'y trouve encore ne peut être à l'origine des suicides. Ce que tu penses n'a aucun sens.

– Des suicides. C'est là que je voudrais attirer ton attention. Il y a une information de l'enquête qui n'a pas été rendue publique et qu'Erwan ignore. C'est la personne que j'ai rencontrée qui m'en a fait part. Je crois qu'il faut que tu entendes ce que je vais te dire à propos de ces cinq décès, il y a dix ans. Déjà, ils sont survenus en l'espace de quelques semaines et...

– Elle t'a raconté beaucoup de choses, cette personne, Paul. Et tu me surprends à avoir bu ses propos comme du petit-lait. »

Alan commençait à exaspérer Mina, comme à son habitude.

Dehors, une bise légère murmurait à la pluie que quelque chose d'étrange se déroulait loin de la Bretagne, là-haut, au nord de la France. Entre les murs abandonnés du Foyer des Galibots, le bruit de pas précipités d'un ou plusieurs enfants résonnait dans un sinistre écho. Si quelqu'un s'y était trouvé à ce moment-là, il aurait certainement tremblé, sursauté, mais il n'y avait personne d'autre que ces petites âmes affolées qui semblaient fuir quelque chose. Dans les couloirs obscurs, une grande silhouette masculine, un chapeau à bord plat sur la tête, avançait lentement,

sans un bruit, glissant sur le sol comme une plume poussée par le vent.

Pendant ce temps, Alan, lassé par la discussion, retourna s'asseoir en surveillant le feu qui crépitait dans la cheminée. Paul termina son verre de vin puis alla fouiller la poche intérieure de son manteau. Il s'enfonça ensuite dans le canapé, un carnet à la main, et réajusta sa paire de lunettes. Mina l'observait en frissonnant. Paul avait cette façon toujours très calme, posée, de ne jamais aller trop vite droit au but. Il connaissait si bien Alan qu'il aimait lui présenter les choses de la manière la plus précise possible. Il humecta son index et tourna plusieurs pages.

« Voyons... Là, voilà, c'est juste là. Comme nous l'avons déjà évoqué, l'enquête avait établi, soi-disant pour les cinq décès, qu'il s'agissait de suicides. Bien. Mais là où je veux en venir, concerne certains d'entre eux qui suscitent le doute. »

Mina, recroquevillée dans son fauteuil, se blottit sous le plaid qu'elle venait de déplier sur elle.

« Trois semaines après la mort d'un certain Didier Verbant, Gustave Lamane et Germaine Sulart, on a retrouvé Mme Pamard, Amandine de son prénom, lacérée de quarante coups de couteau sur l'ensemble du corps et du visage.

– Quelle horreur ! trembla Mina.

– Tu vas me dire que c'est un suicide d'une balle dans le dos ? C'est ça ? Et après ?

– Cette dame était dans son lit. Et près d'elle, sur le sol, assise contre le mur, gisait une dénommée Simone Vaneski, âgée de 79 ans. Elle avait encore la main posée sur le long tournevis enfoncé dans sa tempe. Tout autour d'eux, sur le lino, il y avait des empreintes dans le sang, de pieds nus et de chaussures : celles

d'enfants. Et curieusement, beaucoup de pensionnaires disaient apercevoir des gamins dans les couloirs et dans les chambres, alors que le personnel n'était témoin de rien de semblable. »

Alan déglutit. Un long silence émietté par les crépitements du feu plana dans le salon. Mina tremblait en posant sur Paul un regard stupéfait.

« Paul, tu penses bien qu'une telle série de morts, quelle qu'en soit la cause, ferait qu'on en entendrait encore parler aujourd'hui.

– Tu as raison, pourtant ce n'est pas le cas. Je vais te montrer autre chose. Viens voir. »

Rassemblés à nouveau devant l'ordinateur de Mina, Paul cliqua sur une adresse donnée par un moteur de recherche.

« Ça date d'il y a cinq ans. Regardez, et surtout, écoutez bien. »

Sur la vidéo qui défilait devant leurs yeux, Alan et Mina écoutaient cinq invités d'une émission témoigner leur colère. Il s'agissait des enfants de Gustave Lamane et de Germaine Sulart. Ils racontaient n'avoir jamais avalé cette histoire de suicides. Pour eux, les investigations avaient été bâclées. Le cinquième invité était un policier à la retraite. Il était dans l'équipe chargée de l'enquête à l'époque. Il avouait les pressions qu'il avait subies de sa hiérarchie. Pressions qui avaient rapidement étouffé l'affaire au grand dam des familles.

« Un pétard mouillé, Alan. Rien n'a découlé de ces témoignages. Cela n'a même pas soulevé, suite à la diffusion de cette émission, la moindre curiosité d'un journaliste qui aurait pu remettre son nez dans cette histoire. Curieux, tu ne trouves pas ? Les conclusions sont formelles : des suicides... Ni plus ni moins. Dus

probablement à des dépressions non diagnostiquées et non traitées, selon les rapports. La mort de Didier Verbant aurait tellement affecté les pensionnaires, qu'elle aurait tout déclenché. »

Alan s'interrogeait sur la portée qu'avaient pu avoir les éléments à caractère surnaturel dans cette affaire : les apparitions, les empreintes de pas dans le sang. Elles avaient probablement parasité les investigations des policiers, mais personne ne les avait abordées dans l'émission.

« Ah oui, j'oubliais. Toutes ces personnes mortes avaient les pupilles tellement dilatées que leurs yeux étaient totalement noirs.

– Paul, t'es en train de me donner des frissons, dit Mina, le visage décomposé.

– Et tu sais quoi, mon vieux ? Gustave Lamane ne pouvait se déplacer qu'en fauteuil roulant. Sa chaise, il l'avait laissée devant la porte de Mme Sulart, et lui, il s'était tranché les veines à quelques mètres d'elle avec la lame d'un cutter. Elle était raide sur le sol, un long couteau enfoncé dans la bouche. Ce type a quitté sa chaise, ouvert la porte, s'est assis dans le fauteuil et s'est donné la mort, alors que médicalement, il était incapable de tenir debout. Tout cela pendant que Mme Sulart se chatouillait les cordes vocales. Et dans la chambre, il y avait aussi des traces de petits pieds d'enfants qui les encerclaient. »

Alan, les mains posées sur ses cuisses, restait figé.

« Bon, je te laisse y réfléchir, conclut Paul. Je vais me coucher. Bonne nuit, les tourtereaux. »

Seuls dans le salon, Alan dirigea son regard vers Mina. Il avait senti qu'elle le fixait.

« Quoi ? fit-il.

– Pfff ! Mais rien. Je n’ai rien dit. Je vais me coucher aussi. Tu montes ?

– Plus tard. Je sais ce que tu penses, mais je ne suis pas le commissaire Maigret.

– En tout cas, tu as le même chapeau. Bonne nuit, mon amour », dit-elle en l’embrassant.

Alan grommela et plongea la tête dans le programme télévisé.

Lorsque, pendant la nuit, Mina se réveilla la gorge sèche, son bras chercha en vain Alan près d’elle. Inquiète, elle alluma la lampe de chevet. Elle était seule. Elle se leva, enfila sa robe de chambre, serra sa ceinture et descendit l’escalier. Il était 5 heures du matin et des braises rougissaient encore dans la cheminée.

« Alan ? »

Elle évitait de crier trop fort pour ne pas réveiller Paul, qui dormait dans la chambre d’amis. Elle chercha dans toutes les pièces, de la salle de bains aux WC. Aucune trace d’Alan. Ce fut lorsqu’elle jeta un œil par la fenêtre qu’elle vit de la lumière dans le bureau de l’autre côté de la cour. Alan l’avait aménagé dans les anciennes dépendances de son corps de ferme qui servaient jadis au stockage du foin. La pluie avait cessé. Mina chaussa sa paire de sabots pour le rejoindre. Elle le trouva assis dans son fauteuil, les photos et les négatifs de Paul dans les mains.

« Mais qu’est-ce que tu fais ? s’inquiéta Mina.

– Pourquoi posent-elles bêtement sur ces photos ? »

Alan venait de poser la question sans même lever la tête.

« Quoi ?

– Ces silhouettes. S’il s’agit bien de ceux qui sont morts dans cette maison de retraite. »

Mina s'approcha de lui et lui massa les épaules.

« Peut-être parce qu'elles veulent dire quelque chose. Te dire quelque chose.

– Non, sûrement pas.

– Je te l'ai toujours dit, mon chéri, aucun fantôme dont tu as croisé la route n'aurait jamais voulu personne d'autre que toi pour l'aider.

– Il y en a tellement pour qui je n'ai rien pu faire. Et entre nous, tout ça n'a pas servi à grand-chose. Je pensais faire douter les sceptiques. J'y ai consacré toute ma vie. Pour rien. Tu as vu comme moi ce que c'est devenu.

– Prends du recul, Alan. C'est ce que tu as toujours conseillé aux autres. Tu as marché avec brio sur les traces de tes maîtres, des précurseurs, ces détectives des ténèbres dont tu as avalé les travaux : Harry Price et tous les autres.

– C'était une autre époque, Mina. Et j'ai lu leurs travaux par simple curiosité. C'est autre chose qui m'a forgé.

– Je sais, ta grand-mère. Mais leur époque, ils l'ont marquée, eux aussi. Parce qu'ils avaient les mêmes convictions que toi.

– Mina, mes convictions ont volé en éclats. Ils n'ont probablement jamais vécu ce que j'ai vécu. Ce recul dont tu parles, j'ai fini par le perdre. J'ai fini par devenir témoin de choses que j'avais passé des années à vouloir expliquer, à vouloir trier, décortiquer, photographier. Je voulais quantifier, mais surtout rationaliser les phénomènes qu'observaient des personnes qui s'enflammaient en voyant des fantômes partout. J'étais persuadé, et je leur disais que ça ne pouvait jamais être dangereux. Quand je fais des conférences, je

manque d'honnêteté lorsque je dois taire certaines choses qui m'ont bouleversé.

– Je sais, Alan. Je sais.

– Je ne peux plus aborder ces phénomènes comme je le faisais. J'ai fait des rêves surprenants, ressenti des présences qui m'étaient auparavant étrangères sans mes appareils, mes détecteurs. Je n'avais jamais voulu ça.

– Tous tes sens se sont développés.

– Oui, et tu y es peut-être aussi pour quelque chose.

– C'est un reproche ? »

Alan soupira et caressa la main de Mina, posée sur son épaule.

« Non, je n'ai rien à regretter. Et surtout pas de t'avoir rencontrée.

– Pourquoi tu as voulu tout arrêter ? Est-ce uniquement à cause de ça ? Je sais que non.

– Ça sent le renfermé, tu ne trouves pas ?

– Si, mais...

– On en a passé du temps ici, hein ? Tu te souviens ? Et cette bonne vieille machine à écrire... Je n'ai jamais su m'en débarrasser.

– Cette antiquité ? Il n'y a plus d'encre sur le ruban et on n'en trouve plus. »

Alan, pensif, caressait les touches poussiéreuses de la machine. Ses souvenirs le ramenaient dix-neuf ans en arrière, un jour de mars 1983, lorsque son regard s'était posé sur cette jolie petite médium brune aux origines italiennes qui répondait au nom de Mina Arletti. Ce fut avec cette même machine à écrire qu'elle avait commencé à taper ses rapports d'enquêtes lorsqu'elle devint son assistante. Plus de dix ans que ce bureau prenait la poussière, dans le froid. Alan n'y venait que rarement lorsqu'il avait besoin de

ressortir un dossier pour préparer une prochaine conférence. Il avait depuis longtemps récupéré la seule photo en noir et blanc sur laquelle il se trouvait, alors qu'il avait 8 ans, avec sa grand-mère et ses parents lors d'un pique-nique au bord de la rivière. Après avoir été posée durant des années sur ce meuble, elle trônait désormais dans un nouveau cadre à côté de la télévision, dans le salon.

« J'ai des millions de souvenirs, ici, fit Mina. Avec toi. J'ai l'impression que chaque page de notre histoire s'y trouve écrite, entre tout le désordre que tu y as laissé. »

Alan tira l'un des tiroirs du bureau et en sortit un livre : un recueil de légendes bretonnes d'Anatole Le Braz, intitulé *La Légende de la mort*.

« C'était le bouquin préféré de ma grand-mère. Je ne vais plus le laisser ici. »

Il l'ouvrit à la dernière page : une photo d'elle y était glissée, jaunie par l'effet du temps.

« Je l'ai toujours trouvée jolie.

– C'était une femme formidable, tu m'as tellement parlé d'elle... »

Mina, debout derrière lui, l'enlaça.

« Tu es tout ce qu'il me reste, Mina.

– Et tu es tout ce qu'il me reste aussi. »

Les parents de Mina, qui vivaient en Normandie, étaient morts quelques années plus tôt. Elle s'en était relevée avec la force et le courage qui la caractérisaient et qui faisaient l'admiration d'Alan.

« Tu hésites, hein, mon chéri ?

– Pardon ?

– Je te vois te frotter le menton depuis tout à l'heure et réfléchir. Oui, tu hésites. Et je le sais parce que tu as ta moustache qui frise. »

Alan haussa les épaules en grognant.

« Qu'est-ce qui te fait peur ? Pourquoi conserver un tel secret ? Quelque chose s'est brisé il y a quinze ans, quand tu es rentré de cette dernière enquête. Ils ont besoin de toi. Je le sens, je le sais. »

Alan, le regard perdu au-delà de la fenêtre, soupira. Ses souvenirs le ramenaient encore en 1987, là-bas, avant la construction du foyer. L'image de ces fantômes autour de lui dans l'hôpital, de tous ces esprits aux visages désespérés, l'avait hanté pendant toutes ces années. Il n'avait rien pu faire pour eux, il n'y était pas allé pour eux, pas cette fois. Il en était parti avec un profond regret qui avait pris le pas sur le fort potentiel de cet endroit qu'il aurait pu étudier. Alan avait eu peur de ce spectre noir qui l'avait menacé.

Des paroles se mélangeaient dans son esprit : celles de Mina qui lui répétaient encore et encore que ces fantômes avaient besoin de lui, mais d'autres qui vinrent soudain le frapper : les paroles d'Erwan Diwen, quinze ans plus tôt : « Certains fantômes sont rancuniers, Lambin. Ceux que tu as laissés, oubliés... Ne l'oublie jamais ! »

Il se trouvait là-bas les âmes d'enfants égarés et jetées en pâture à des passionnés du frisson qui certainement leur feraient encore bien plus de mal. Il tourna la tête vers Mina. Ils seraient tous les trois, et rien ne saurait lui arriver. Il veillerait sur elle à chaque seconde. Tout se passerait bien.

« Dans trois jours.

– Pardon ?

– On part dans trois jours. Et il faut que Paul vienne avec nous. Ça ira pour la boutique ?

– Oui, je demanderai à Pauline de me remplacer et je... Alan, je ne me sens pas bien...

– Quoi ? »

À peine venait-il de terminer sa phrase que la température dans le bureau chuta brutalement. La lumière des appliques vacilla puis s'éteignit.

Un long râle traversa la pièce en soulevant le désordre de feuilles volantes et renversa le portemanteau. La porte, que Mina avait laissée ouverte, claqua violemment.

Alan avait finalement décidé de se rendre dans le foyer, et il n'y était pas le bienvenu.

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**